

Le refus de la féminité¹

La dernière lecture, autant dire la énième, du dernier chapitre de *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* m'a réservé une petite surprise : l'importance de l'expression « *Ablehnung der Weiblichkeit* », « refus de la féminité » en ce qui concerne la fin de l'analyse. Il semblerait que cette expression soit un apax², d'ailleurs Freud l'introduit au début de ce chapitre presque timidement, en tout cas avec la protection de guillemets, à la fin du texte, pourtant, les guillemets ont disparu. La disparition des guillemets serait-elle à interpréter comme le signe que Freud l'admet en dernier ressort comme un facteur, sinon comme un concept ? En tout cas dans le premier paragraphe, il pose ce refus de la féminité comme un point de structure « *das Gesetzmäßige* » (ce qui a mesure, dimension de loi, le mot *Gesetz*, la loi, étant formé sur la base de *setzen*, poser, installer, inscrire, et en imprimerie composer). Ce point de structure donc, que rencontre l'analyse thérapeutique comme l'analyse de caractère, est *commun* aux deux sexes, même si le contenu est différent selon qu'on est mâle ou femelle. Rien que l'expression « contenu » (*Inhalt*) indiquerait assez que ce point de structure, le refus de la féminité, est le contenant, point de structure commun, qui vaut donc pour tous, et ce d'autant qu'il s'agit « d'un comportement vis-à-vis du complexe de castration ». Il me semble qu'ainsi, avec la nomination de ce facteur commun, le « refus de la féminité », Freud déplace l'accent mis sur le fameux « *Penisneid* » et le non moins fameux « *männlicher Protest* ». Pour les deux sexes, c'est le féminin qui fait problème, et au travers de cette expression « en tant que comportement vis-à-vis de la castration », on aurait presque l'impression que cela fait plus problème que la castration en soi. Ne pourrait-on voir dans le problème que pose ce « refus de la féminité » l'ancêtre du problème que pose ce que Lacan nomme « jouissance féminine », la jouissance supplémentaire, au-delà du phallus, celle dont les mystiques donnent l'exemple³ ? Les mystiques n'ont jamais eu bonne presse, on le sait, car elles sont un danger pour l'institution Église et un danger aussi, par leur côté sans limite, pour l'abri bien calé, bien cadré par la castration où « peut s'instituer une relation vivable, tempérée, d'un

¹ Ce texte est la reprise d'une séance du séminaire sur les Écrits techniques de Freud proposé par B. Lemérier et F. Samson.

² Je n'ai trouvé qu'une expression qui s'en approche mais est cependant différente « *Abwehr gegen die Weiblichkeit* », « défense contre la féminité », dans le texte de 1931 « Sur la sexualité féminine ».

³ J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 69.

sexe à l'autre⁴ ». Le névrosé, dit Lacan, cette castration il y tient. « Ce que le névrosé ne veut pas, et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir⁵. »

Le refus de la féminité se présente côté femme avec le « contenu » : *Penisneid*, c'est-à-dire quête, ambition, aspiration positive (*positives Streben*) à posséder des parties génitales masculines, comme le dit le mot *Neid*, l'*invidia* se porte sur le pénis. Pourquoi Freud ajoute-t-il donc cet adjectif positif à ce mot « *Streben* » qui n'en a pas vraiment besoin ? Le contraire de positif, c'est négatif, donc l'ambition de la petite fille, qui d'un seul coup d'œil (on peut penser ici à l'instant de voir lacanien) a bien compris qu'elle n'avait pas l'organe nommé pénis, serait de transformer le négatif en positif, le moins en plus. Côté homme, le « contenu » est : hérissé contre sa position passive ou féminine vis-à-vis d'un autre homme. Freud n'écrit pas ici *weiblich* mais *feminin* qui tire plus vers efféminé que vers féminin quand il est employé pour un homme. Autrement dit, l'homme ne veut pas qu'un autre homme le prenne pour une femme, d'où les surcompensations viriles qu'évoque Freud. Donc lui aussi a horreur du moins, il se cramponne à un plus, plus, plus - signe, dit Freud, qu'il a refoulé sa position passive, car elle suppose l'hypothèse de la castration. Dans la note attachée à l'avant dernière phrase de ce dernier paragraphe, Freud fait équivaloir la protestation virile à l'angoisse de castration après avoir souligné que cette protestation virile, ce refus de l'homme, n'était pas à considérer comme un refus de la position passive en tant qu'aspect social de la féminité (*Feminität*⁶). En effet l'observation prouve que de tels hommes avaient un comportement masochiste envers la femme, voire une soumission manifeste (*Hörigkeit*, s'emploie pour les serfs, les esclaves, au figuré soumission, sujétion, dépendance totale, soumission sexuelle, vient de *hören*, entendre, écouter, obéir). Ce refus de la passivité ne concerne que le rapport à d'autres hommes, ce n'est pas un refus de la passivité en général.

Certes côté homme comme côté femme la quête de la « masculinité » est conforme au *Ich* (*ichgerecht*). Quoi de plus conforme en effet à la « norme-mâle » qu'un homme se veuille homme. Quant à la fille, Freud écrit « Avec l'entrée dans la phase phallique, les différences des sexes s'effacent complètement derrière leurs concordances. Il nous faut maintenant reconnaître que la petite fille est un petit homme⁷. » Pour elle, cependant, le chemin vers la construction de la féminité (*zum Aufbau der Weiblichkeit*) n'est pas aussi direct

⁴ J. Lacan, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 247.

⁵ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 826.

⁶ *Feminität* tire plus vers l'idée du caractère féminin, voire efféminé que *Weiblichkeit*, qui porte plus sur la fonction sexuelle.

⁷ S. Freud, « La féminité » in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard NRF, 1984, p. 158.

que celui du petit garçon vers la masculinité. Je souligne « *Aufbau* » construction, montage, structure, superstructure, ce mot nous indique bien que la féminité, pour Freud, cela se construit, ce n'est pas donné d'avance et donc ce n'est pas qu'une affaire d'organes et d'anatomie. Pour cette construction il est nécessaire qu'une dose suffisante du « complexe de masculinité » échappe au refoulement et influence durablement le caractère. Et comment cela ? Eh bien sur le mode du « *Wo Es war, soll Ich werden* » : « Là où était le vœu (le désir) insatiable d'avoir le pénis, doit advenir le vœu (désir) d'avoir un enfant et un homme porteur du pénis. » La structure de la phrase est, on le voit, la même que celle du *Kulturarbeit* de la fin de la 31^{ème} conférence. On remarquera aussi qu'il n'est là plus question de *Neid* mais de *Wunsch*. Autrement dit on est passé de l'*invidia* au désir (vœu ?)⁸. Certes pas sans reste, tout n'a pas été asséché, et nous sommes bien placés pour le savoir d'entendre dans chaque cure de femme les échos de cette insatiable quête, sans parler de la vie quotidienne qui en déploie les habillages les plus variés. On pourrait donc dire que la construction de la féminité passe par l'acceptation de ce moins.

Et si la féminité se construit, on ne voit pas pourquoi la masculinité ne se construirait pas aussi. On sait que cela passe également par l'acceptation d'un moins et un moins nettement plus complexe et sérieux que la soi-disant perspective qu'on la lui coupe. Le petit Hans nous dit bien qu'il n'y croit pas un instant à cette menace de la lui couper. Il sait fort bien que son pénis est bien attaché à son corps. Lacan utilise le mot « phanère⁹ » pour rendre compte du fait que le pénis se soit recommandé comme phallus.

C'est ainsi que du discours psychanalytique, un organe se fait le signifiant. Celui qu'on peut dire s'isoler dans la réalité corporelle comme appât, d'y fonctionner (la fonction lui étant déléguée d'un discours) : a) en tant que phanère à la faveur de son aspect de plaquage amovible qui s'accroît de son érectilité. [...] Il ne faut pourtant pas s'y tromper : pour la fonction qu'il tient du discours, il est passé au signifiant¹⁰.

Ce refus de la féminité semblerait donc pouvoir se lire comme refus de ce moins, qu'on soit mâle ou femelle. Certes cette formulation, refus du moins, peut paraître ne rester que dans la dimension imaginaire. Lacan utilise la formulation « n'y a pas », n'y a pas de signifiant pour rendre compte de la féminité : « ~~La~~ Femme n'existe pas ». Notons, sans pouvoir ici y insister, qu'il fait jouer l'équivoque de ce « n'y a pas » (nier, le pas).

⁸ J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Écrits, op. cit.*, p. 735. « Peut-être se découvre-t-il par là l'accès qui mène de la sexualité féminine au désir même. »

⁹ Phanère : du grec *phaneros*, visible, apparent (au figuré illustre, important) pour désigner toute formation épidermique apparente : ongles, poils, plumes. *Phaneros* est dérivé de *phainein*, faire briller, devenir visible, apparaître.

¹⁰ J. Lacan, « L'Étourdit », *Scilicet* n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 12-13.

C'est bien pourquoi il ne s'agit pas, dans la question du refoulement, du « sexuel opposé » « *Gegengeschlechtliche* »¹¹, comme le dit la première phrase du 4^{ème} paragraphe où Freud réaffirme sa conviction que le refoulement est à expliquer psychologiquement et non par le biologique. Ce biologique-là que Freud refuse serait alors peut-être à entendre comme le biologique anatomique.

Souvenons-nous que les objections à cette conception du « sexuel opposé » que Freud mentionne dans ce chapitre se trouvent à la fin du texte « Un enfant est battu » et que Freud y démonte avec vigueur le simplisme de la théorie de Fließ sur la bisexualité et de celle d'Adler quant à l'abus de cette notion de protestation virile en les confrontant avec sa théorie du fantasme. Pour cela il s'appuie en particulier sur le deuxième temps du fantasme qui est inconscient « je suis battu(e) par le père » (*i.e.* je suis aimé(e) par le père) et où Freud, au lieu du parallélisme attendu entre le complexe d'Œdipe masculin et le féminin, découvre un point commun (*eine Gemeinsamkeit*) : « Dans les deux cas le fantasme d'être battu (*Schlagephantasie*) se déduit du lien incestueux au père. » C'est dire que ce rappel ici nous ramène à des temps anciens, non seulement de l'histoire de la psychanalyse, mais de l'histoire de la constitution subjective et en particulier à la question de la pulsion sous les aspects de la troisième polarité de la vie psychique, la passivité et de l'activité, polarité à laquelle Freud attache l'adjectif biologique¹², et donc de la question du masochisme primaire. Sans pouvoir ici reprendre toute l'élaboration de Lacan sur le fantasme, je rappellerai seulement que pour Lacan les coups du Père représentent l'entame du corps vivant par la morsure du signifiant.

Mais alors comment comprendre que dans le dernier paragraphe du texte Freud fasse du refus de la féminité « un fait biologique » ? Souvenons-nous de la définition de la pulsion que donne Freud dans la conclusion de la 1^{ère} partie de « Pulsions et destins de la pulsion » :

Si en partant du côté biologique nous nous tournons maintenant vers l'examen de la vie psychique alors la pulsion nous apparaît comme un concept frontière entre le psychique et le somatique, comme représentant psychique des stimulations venant de l'intérieur du corps qui pénètrent dans le psychique (*Seele*), comme dose d'exigence de travail qui est imposée au psychique par suite de ses relations au corporel¹³.

Il semble donc que ce « fait biologique », le refus de la féminité, soit à mettre en relation avec cette polarité de la vie psychique, actif-passif et donc soit bien différent du « biologique-anatomique » de Fließ et même d'Adler. Freud en

¹¹ Voir aussi la critique de Freud concernant « le complexe d'Electre » proposé par Jung, terme qui impliquerait l'analogie de comportement dans les deux sexes, et donc serait en contradiction avec le fait qu'il n'y a qu'une seule libido et qu'elle est masculine.

¹² « Pulsions et destins de la pulsion », fin du texte, la polarité *Ich*-monde extérieur (*Ich-Objekt*) est appelée réelle, celle *Lust-Unlust* économique.

¹³ S. Freud, *Triebe und Triebchicksale* [Pulsions et destins de la pulsion], Fischer, Stud. Ausgabe, Bd. 3, p. 85.

effet ne cesse d'insister sur l'erreur qu'il y aurait à lier de façon univoque femme avec passivité et activité avec homme. Pourquoi ? D'abord parce qu'il n'y a qu'une seule libido¹⁴ et parce que passivité et activité sont des buts de la pulsion, qu'on soit mâle ou femelle. Freud en donne dans la 33^{ème} Conférence des exemples précis. Lacan lui aussi souligne qu'effectivement le masochiste doit se donner un mal de chien pour pouvoir jouir de sa « passivité » et que donc il est plutôt actif dans sa recherche de jouissance passive.

Souvenons-nous là aussi que « passivité » est un des mots préférés des mystiques, ces « oxymores vivants¹⁵ » selon l'expression de Catherine Millot, qui doivent faire un long chemin, activement donc, avant d'atteindre « la vie parfaite » de la pleine passivité.

Pourrait-on dire alors que ce refus de la féminité, cette grande énigme de la sexuation, ce refus du moins ou plutôt du « y a pas », serait l'ancêtre refus de la marque signifiante sur le vivant (bio, la vie), du refus du manque-à-être ? La dernière phrase du texte de Lacan « La direction de la cure » semblerait aller dans ce sens : « ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire, nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien¹⁶. » Notons que cette dernière phrase vient juste après celle où parlant du signifiant sans pair, le phallus, il écrit :

[...] ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas¹⁷.

Ainsi pourrait s'éclairer le refus côté homme de la dette symbolique et le refus de recevoir la guérison du médecin qu'évoque Freud et aussi les accès de lourde dépression, côté femme, concernant la certitude que la cure ne lui donnera pas « l'organe masculin si douloureusement manquant » et qu'elle était venue demander à l'analyste.

Le début de la 33^{ème} Conférence pourrait nous amener à donner une autre dimension au fameux « roc » qui a fait couler tant d'encre. Ce qu'on a l'habitude de nommer un peu rapidement « roc de la castration » pour traduire le

¹⁴ Cf. « Pour introduire le masochisme » et le débat avec Jung et débat avec Adler dans les *Minutes de Vienne*, 129^{ème} protocole, 1 février 1911 (tome 3), (p. 143-147 de l'édition allemande).

¹⁵ C. Millot, *La vie parfaite*, Paris, Gallimard, 2006.

¹⁶ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op. cit.*, p. 642. Notons la majuscule mise par Lacan au mot rien, indiquant ainsi qu'il s'agit de la place de l'objet *a*.

¹⁷ *Ibidem*.

« *gewachsene Fels*¹⁸ » du dernier paragraphe du texte, se rapporte au « refus de la féminité », le mot castration n'apparaît même pas dans ce paragraphe. Ce sol naturel m'a évoqué une remarque de Kafka :

Je n'appelle pas cela maladie et dans la part thérapeutique de la psychanalyse je vois une erreur par impuissance (*hilflos*). Toutes ces prétendues maladies, si tristes qu'elles aient l'air, sont des faits de croyance, des ancrages dans quelque sol maternel de l'homme se trouvant dans la détresse; [...] Mais de tels ancrages dans le sol réel ne sont pourtant pas une propriété singulière de l'homme, mais sont préparés dans son être, modifiant après-coup encore plus dans cette direction son être (son corps aussi). Là on veut guérir¹⁹ ?

Dans une certaine mesure, Freud serait d'accord avec Kafka : la thérapie analytique comme l'analyse de caractère ne vient pas à bout de ce refus de la féminité, si intransférable qu'il a l'impression de prêcher aux poissons et qu'il juge extrême l'exigence de Ferenczi quant à la terminaison de la cure. Que dit Freud au début de cette Conférence ?

De tout temps les hommes (*Menschen*, les êtres humains) se sont creusé la tête sur l'énigme de la féminité.

Très bien, puis il cite un morceau d'un poème de Heine :

Têtes à calottes hiéroglyphiques,
Têtes en turban et barrettes noires
Têtes coiffées de perruques et mille autres
Pauvres têtes humaines baignées de sueur²⁰.

et poursuit ainsi :

Vous aussi, vous ne vous êtes sans doute pas exclus de cette réflexion, dans la mesure où vous êtes des hommes (*Männer*, des hommes, masculins) ; on ne l'attend pas des femmes qui se trouvent parmi vous, elles sont elles-mêmes cette énigme.

Mais cette citation est incomplète, voici la suite du poème :

Dites-moi, que signifie l'être humain ? D'où est-il venu ? Où va-t-il ? Qui habite là-haut sur des étoiles d'or ? Les vagues murmurent leur éternel murmure, le vent souffle, les nuages fuient, les étoiles scintillent indifférentes et froides, et un fou attend la réponse.

Questions existentielles en somme, et bien fou celui qui attend une réponse ! Ce saut que fait Freud de l'énigme de la féminité à l'être humain par l'intermédiaire de Heine n'est-il pas curieux ? On aurait, du coup, presque l'impression qu'il fait équivaloir l'énigme de la féminité avec l'énigme de l'existence des humains. Les hommes (*Männer*) ne « s'excluent pas » du casse-

¹⁸ Sol naturel, encore inchangé, roche naturelle, comme on dit tailler ou creuser à même la roche, en anglais *native rock, bedrock*, socle rocheux, roche mère. On trouve aussi d'autres traductions que roc de la castration, par exemple roc d'origine, ou aussi roc biologique.

¹⁹ F. Kafka, *Fragmente aus Heften und losen Blättern*, p. 243.

²⁰ H. Heine, *Nordsee VII*, Fragen.

tête que représente l'énigme de la féminité, les femmes (*Frauen*), elles, le *sont* cette énigme, elles sont donc dans une position bien différente des hommes. D'où la phrase de la fin de la conférence qui peut paraître si scandaleuse : « Cette influence va, certes, très loin mais ne perdons pas de vue qu'en dehors de cela chaque femme peut être aussi un être humain. » Or l'influence en question, c'est celle de sa *fonction sexuelle*. Une femme (Freud utilise là le mot *Frau* et non le mot *Weib*) est un être humain, un parlêtre, comme les autres, mais sa *fonction sexuelle* la met dans une autre position que l'homme. Freud n'était-il pas là sur la piste du « pour tout homme » et du « pas tout » des formules de la sexualité lacaniennes²¹ ? Il semble qu'en tout cas il n'était pas loin de ce que Lacan avance en disant que, dans la dialectique phallogcentrique, la femme représente l'Autre absolu²². Dans cette même 33^{ème} Conférence, Freud écrit : « On a l'impression que l'amour de l'homme et celui de la femme sont séparés par une différence de phase psychologique²³. » Cela ne nous évoque-t-il pas le « il n'y a pas rapport sexuel » de Lacan ?

Le roc d'origine sur lequel, avec le refus de la féminité, viennent buter les fins d'analyse, ce bout de l'énigme de la sexualité, ne serait-il pas l'énigme de l'être humain en tant que tel, qu'il soit mâle ou femelle, ce qu'au fond Lacan appelle le réel : « Le réel, dirai-je, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient²⁴ » ?

²¹ Cf. S. Freud : « L'énigme de la femme dérive peut-être de cette expression de la bisexualité dans la vie féminine », « La féminité », 33^{ème} Conférence, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, NRF, Gallimard, Paris, 1984, p. 176.

²² J. Lacan, « Pour un congrès sur la sexualité féminine », *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966, p.732.

²³ S. Freud, « La féminité », 33^{ème} Conférence, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, *op. cit.*, p.180. Studienausgabe, Tome 1, p. 564.

²⁴ J. Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 118.